



PU SONGLING

Chroniques de l'étrange

Contes traduits du chinois et présentés
par André Lévy



Picquier poche

Extrait de la collection

PU SONGLING

Chroniques de l'étrange

Traduit du chinois et présenté
par André Lévy

OUVRAGE TRADUIT
AVEC LE CONCOURS DU
CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions
Philippe Picquier*

Extrait de la publication

Titre original : *Liaozhai zhiyi*

- © 1996, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française et l'appareil critique
- © 1999, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche
- © 2010, Editions Philippe Picquier
pour la présente édition

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : *Jeux d'enfants*, Musée national de Taipei, D. R.

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0240-8

ISSN : 1251-6007

Sommaire

Introduction	9
Avertissement	17
Biographie de Pu Songling	27

Chroniques de l'étrange

Autochronique	
Préface de l'auteur rédigée en 1679	35

Premier rouleau

001. Examen au poste de génie tutélaire	43
002. Homoncule dans l'oreille	49
003. Le Cadavre animé	53
004. Aspersion fatale	59
005. Quand les pupilles se parlent	63
006. La Fresque	69
007. Incursion d'un griffon des montagnes	77
008. Lamie mordue	81
009. Renard attrapé	85

Chroniques de l'étrange

010. Le Monstre des blés noirs	87
011. Sortilèges d'une maison hantée	91
012. Wang, l'ami d'un humble pêcheur	95
013. Pour le vol d'une pêche	105
014. Le Poirier magique	111
015. L'Ermite des monts du Labeur	115
016. Le Moine de Longue-Pureté	123
017. Le Charmeur de serpents	127
018. Le Python blessé	135
019. Le Chien adultère	138
020. Dieu de la grêle	145
021. Renard marie sa fille	149
022. Grâce	157
023. La Rétribution du moine félon	171
024. Sorcelleries	175
025. Monstre cynocéphale	181
026. Les Trois Vies de Liu	185
027. Mis en bouteille	191
028. Sanglots de spectres	193
029. Mère à huit ans	197
030. L'Exorciste	199
031. Poisse aux concours	203
032. Quarante ligatures	211
033. Intervertis	215
034. Détournement de nouveau marié	227
035. La Prophétie du renard crotté	233
036. Immortel et fantôme	237
037. Aigle et tigre, divinités vigilantes	243
038. Combats de cailles	247
039. Phénichette	259
040. Peau maquillée	271
041. Fils de marchand	279
042. Boulimique de serpents	288

Sommaire

Deuxième rouleau

043. Le Moine coprophage	291
044. Séductions vulpines	293
045. Croqueur de pierres	301
046. Démone du temple local	305
047. Le Juge Lu	307
048. La Rieuse	323
049. Petite Grâce	343
050. Noble souris	359
051. Tremblement de terre	361
052. Le Jeune Seigneur de la mer	365
053. Hospitalité	369
054. Gros poissons de mer	374
055. Tortue géante	375
056. La Badiane	379
057. Faiseur de bétail	387
058. Triple rêve	389
059. Veuf manqué	397
060. Enfants d'outre-tombe	401
061. Officiers lilliputiens	413
062. La Quatrième Demoiselle Goupil	415
063. Mourir ensemble	423
064. La Vengeance de l'alligator	427
065. Poils de bouc	429
066. Magnifique coup de sabre	433
067. Vengeresse	435
068. Amitié de bons buveurs	447
069. Fragrance de Lotus	453
070. Le Perroquet amoureux	473
071. Prince des Neuf Montagnes	485
072. Vengeance du survivant	491
073. Trois frères	495

Chroniques de l'étrange

074. La Renarde de Fenzhou	507
075. La Futée	511
076. La Ville aux deux génies tutélaires	525
077. Imitations vocales	529
078. Sentences de renardes	533
079. Renard des eaux de la Wei	537
080. Jade Rouge	541
081. Dragons	555
082. Poème de revenante	559

Introduction

À l'issue de la lecture de ce premier volume des *Chroniques de l'étrange*, il n'est de lecteur, de bonne ou de mauvaise volonté, qui n'échappera au sentiment d'avoir perçu une voix unique en son genre dans cet ouvrage. La littérature mondiale n'en offre aucun équivalent. Elle mérite de prendre place dans la *Weltliteratur*, ne serait-ce qu'à ce titre. C'est aussi l'une des œuvres majeures de la littérature chinoise, parmi les plus tardives, puisqu'elle ne s'est largement diffusée que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Elle s'est fait connaître en Occident dès le dernier quart du XIX^e siècle par des traductions que les traductions au carré ont multipliées, le plus souvent approximatives, fragmentaires ou redondantes. Le nombre des rééditions d'anthologies dont les titres seuls sont nouveaux témoigne de la fascination exercée par ces textes. En français, il n'en est qu'une qui en fournit la traduction intégrale ; mais le choix ne représente pas beaucoup plus du dixième des *Chroniques de l'étrange*¹. *I racconti fantastici di Liao* de Di Giura était à l'époque, en 1926,

1. Li Fengbai et Denise Ly-Lebreton, *Contes fantastiques du pavillon des Loisirs*, Pékin : Editions en langue étrangère, 1986, 420 p.

l'unique tentative de présenter l'œuvre entière en Occident; elle ne sera répétée qu'en 1992 par la version allemande de Gottfried Rössel, qui offre sur l'italienne l'avantage d'avoir tenu compte *in extremis* des derniers progrès dans l'établissement du texte de Pu Songling. Mais il n'est pas intégralement traduit du fait que les commentaires du *chroniqueur de l'étrange* en sont absents¹. Voilà qui nous semble justifier la témérité de cette entreprise.

Certes, les lettrés bornés de Chine, ou de chez nous, convaincus d'avoir tout lu de ce qui est valable, pourraient être tentés de hausser les épaules devant ces extravagances et billevesées, ces mille et une histoires de renards et de fantômes; mais en refermant le livre à la deuxième ligne, ou la deuxième page, ces esprits superficiels se priveraient aussi bien du charme de l'écriture de Pu Songling (1640-1715) que de la profondeur, non pas tant de son message, que de l'indéfinissable empathie qu'elle suscite.

Le premier mouvement du lecteur francophone serait de chercher à y retrouver une sorte de Charles Perrault (1628-1703) chinois. Ne sont-ils pas contemporains? Ce serait cependant s'aventurer sur une fausse piste. Si les motifs folkloriques ne manquent pas chez Pu Songling, ses chroniques ne se présentent nullement comme des contes merveilleux. Il ne feint pas de s'adresser aux enfants et ne vise nullement à constituer un trésor de la littérature populaire. Bref, ce serait plutôt un Hoffmann (1776-1822) qu'un Grimm (1786-1859) chinois. Toutefois le principal souci de Pu

1. Voir plus loin, dans les *Indications bibliographiques*, la liste des *Traductions*.

Songling nous semble plutôt d'établir une atmosphère d'étrangeté pour se libérer d'un savoir desséchant, que de créer du fantastique en vue d'ébranler un rationalisme débilisant. L'étrange relève de l'insolite; il n'est pas l'apanage du surnaturel et peut se retrouver aussi bien dans la nature. Il importe d'échapper à la banalité. Pu Songling y réussit merveilleusement dans la forme comme dans le contenu de ses récits. Ils frisent parfois l'allégorie ou la parabole, mais sans jamais y tomber. Les réflexions qu'ils inspirent au chroniqueur de l'étrange ne sont jamais triviales. Pu Songling s'en déclare en effet hautement le chroniqueur, à l'instar de l'historien Sima Qian, l'Hérodote chinois qui vivait un ou deux siècles avant notre ère.

On ne saurait trop souligner ce que la traduction ne peut faire apparaître que confusément : dans la rédaction des *Chroniques de l'étrange*, Pu Songling s'est servi d'une éblouissante maîtrise de la langue littéraire. Il n'a pas dédaigné de composer en chinois vulgaire dans d'autres genres. Il en réservait donc l'appréciation à ses pairs de la coterie lettrée. Rappelons, à ce propos, la situation littéraire particulière dans laquelle se trouvait alors le monde chinois, en tentant la gageure d'être bref sans être obscur.

A certains égards le chinois littéraire est comparable au latin, car il est la langue commune aux pays sinisés, Corée, Japon ou Viêtname, mais pour l'œil, non pas à l'oreille; c'est que l'écriture chinoise n'est pas phonétique. Par ailleurs, ce latin de Chine, n'étant pas confronté à la concurrence de langues nationales comme en Europe, restait le véhicule de la langue écrite dans l'administration comme dans l'usage courant, confinant celui de la langue parlée principalement à la littérature

de divertissement pouvant se réclamer d'une origine populaire. Certes, les deux langues partagent les mêmes caractéristiques grammaticales fondamentales, au point de pouvoir passer pour des styles différents d'un même idiome, mais ce n'est pas seulement le vocabulaire qui rend la concision du chinois littéraire à peu près incompréhensible aux personnes qui ne le pratiquent pas, c'est aussi une foule d'outils grammaticaux spécifiques.

La littérature chinoise se trouvait donc divisée depuis un millénaire entre ces deux langues mêlées par la force des choses, encore que le système des examens eût fait une chasse acharnée contre l'intrusion dans le style noble de la langue vulgaire, abandonnée au roman ou au théâtre et que tout un chacun pratiquait dans la vie courante.

En fait, Pu Songling se conformait à l'usage en employant le chinois littéraire puisque ses *Chroniques de l'étrange* relèvent d'un genre qui en avait toujours usé. Faut-il rappeler ce dont Confucius ne parlait pas¹? Tout lettré se devait de prendre exemple sur le Maître. Le plaisir de la transgression s'ajoutait donc à la manie de noter le bizarre, l'extraordinaire, le fantastique ou l'étrange. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les lettrés s'y fussent allégrement adonnés en Chine depuis quelque deux millénaires, aux époques de l'affaiblissement du confucianisme comme à celles de son renforcement. Si étendues que soient les *Chroniques de l'étrange*, elles sont loin d'atteindre à la dimension de certains recueils

1. Voir *Les Entretiens de Confucius et de ses disciples*, VII, 21, notamment selon la traduction d'A. Lévy, Garnier-Flammarion, 1994, p. 61 : « Le Maître ne parlait pas de prodiges, de violences, de désordres ou de génies. »

ou compilations antérieurs ou postérieurs¹. On distinguait, en gros, deux sous-genres, les « chroniques du bizarre », en vogue du III^e au V^e siècle, laconiques anecdotes, « sèches comme l'os² », et les « transmissions de l'extraordinaire », récits élaborés, qui connurent leur âge d'or du VIII^e au IX^e siècle³.

L'innovation de Pu Songling, dans cette œuvre qui n'inaugure cependant pas un genre nouveau, n'est pas tant de mêler les deux sous-genres, comme on le lui reprochera⁴, que d'en faire un mode poétique d'expression personnelle. Bien que les *Chroniques de l'étrange* ne répondent à aucun ordre discernable, ni chronologique, ni thématique, quoique la pièce la plus ancienne précisément datée soit de 1665⁵ et la plus récente de

1. Le *Taiping guangji* [Vastes mémoires de l'ère Taiping, 976-983], compilation impériale de *mirabilia* publiée en 981, comprenait cinq cents *juan* ou « rouleaux » ; Hong Mai (1088-1155) en réunit à lui seul quatre cent vingt dans ses *Yijian zhi*, ouvrage dont plus de la moitié est perdue ; Ji Yun (1721-1805) avait inclus plus de mille deux cents récits dans ses *Notes de la Chaumière des observations subtiles*, dont Jacques Pimpaneau nous offre un choix de cent vingt-cinq pièces dans les publications du musée Kwok On, Paris, 1995.

2. Voir Jacques Dars, *Aux portes de l'enfer, Récits fantastiques de la Chine ancienne*, Saint-Pierre-du-Mont : Nulle Part, 1984, p. 17.

3. Voir *Chefs-d'œuvre de la nouvelle (Dynastie des Tang, 618-907), Histoires d'amour et de mort de la Chine ancienne*, Paris : Aubier, 1992, 244 p. ; *Histoires extraordinaires et récits fantastiques de la Chine ancienne*, Paris : Aubier, 1993, 210 p.

4. Voir Luxun, *Brève histoire du roman chinois* (1930), traduite par Charles Bisotto, Paris : Gallimard, Connaissance de l'Orient, 1993, p. 273.

5. Voir le conte 125, *Li sijian* [L'Inspecteur Li]. Dans le présent volume, signalons le conte 051 concernant le tremblement de terre du 25 juillet 1668 au Shandong.

1707¹, il est peu douteux que Pu Songling en ait commencé la rédaction lorsqu'il avait une vingtaine d'années pour ne l'achever qu'au seuil de la mort, à soixante-quatorze ans. N'impute-t-on pas à ses indiscretions à l'égard des créatures surnaturelles, ce dont un lettré « ne parle pas », ses échecs répétés aux concours mandarinaux, contre toute attente puisqu'il avait été à la tête de la promotion de « bacheliers » de sa sous-préfecture, à peine âgé de dix-huit ans? Non pas résultat de l'ostracisme de ses pairs ou de ses aînés qui semblent avoir apprécié sa personnalité, son dévouement et ses talents, mais vindicte, dit-on, des créatures de l'ombre, mécontentes d'en être sorties². La malchance l'a poursuivi toute sa vie, sans le décourager³. A la mort de son père, « raté » moins chanceux encore, puisqu'il s'était mis au commerce sans avoir obtenu le grade de bachelier, les biens limités de la famille furent partagés entre les quatre frères, probablement à la suite de querelles des belles-sœurs. Chargé de famille, Pu Songling dut se résigner quelques années plus tard à gagner sa vie, alors qu'il entra dans sa trentième année, au service de collègues du pays plus âgés, engagés dans la carrière. Après une première expérience de secrétaire privé, pas très heureuse, à ce qu'il semble, il eut la chance d'être

1. Voir le conte 392, *Xia xue* [Chute de neige à Suzhou l'été 1707].

2. Voir Wang Xiaozhuan, *Yuan Ming Qing sandai jinhui xiaoshu ziliao* [Matériaux sur l'interdiction ou la destruction de romans et pièces de théâtre au cours des trois dynasties Yuan, Ming et Qing], Pékin : Zuoja, 1958, p. 314.

3. Voir le conte 031, *Poisie aux concours* (*Ye sheng*) et les commentaires du chroniqueur de l'étrange, qui savait assurément de quoi il parlait.

engagé à trente-neuf ans comme précepteur dans une famille aussi attachante que fortunée, à laquelle il resta attaché trente ans, dans une résidence de rêve, tout en pouvant continuer à se présenter, en vain, aux concours triennaux qui se déroulaient dans la capitale provinciale de Jinan. Ce fut cette année-là, en 1679, qu'il rédigea son autopréface aux *Chroniques de l'étrange*, sans doute alors en un seul volume, bien moins volumineux que le manuscrit de près de cinq cents pièces laissé à sa mort. Tout indique qu'il songeait à une publication, puisque, selon l'usage, il avait sollicité des contributions auprès de notabilités locales, faute d'obtenir celle de son compatriote Wang Shizhen (1634-1711), qui aurait été assurément plus prestigieuse. La préface de Gao Heng (1612-1697) est aussi datée de 1679 ; celle de Tang Menglai (1627-1698) sera fournie trois ans plus tard. Elles s'attachent surtout à justifier l'entreprise de Pu Songling, que d'aucuns auraient pu juger peu orthodoxe d'un point de vue confucéen. Tout autre est la démarche de l'*Autochronique*, s'il est permis de forger ce mot sauvage qui traduit exactement le chinois *zizhi*, terme qui ne laisse pas d'être significatif¹. Mosaïque d'allusions et de citations, cette préface de Pu Songling, si difficile qu'en soit l'accès, mérite d'être abordée, car qui, mieux que l'auteur lui-même, saurait faire état de ses intentions ? Part faite à la rhétorique, l'*Autochronique* assigne à l'entreprise littéraire une ambition qui autorise l'auteur à se comparer à des poètes maudits qui se sont illustrés par l'audace de leur expression imagée, Qu Yuan, ministre éconduit par son seigneur, et Li He, brève flambée d'un génie précoce. Ce n'est nullement

1. Voir ci-après la traduction annotée de ce texte, p. 35.

Chroniques de l'étrange

la curiosité du folkloriste qui l'anime, mais une passion partagée avec les *happy few* pour l'au-delà, plutôt que l'ailleurs. N'a-t-il pas le sentiment d'assumer une vocation quasi messianique en se donnant pour une réincarnation qui n'aurait pas très bien tourné de Bodhidharma, le fondateur du zen ? L'œuvre patiemment assemblée serait donc l'expression de la désillusion de ce monde-ci, voire du ressentiment qu'éprouve un génie méconnu.

Œuvre d'une vie entière, les *Chroniques de l'étrange* en offrent les incohérences tout en présentant une subtile mais insaisissable unité. N'est-ce pas ce qui la rend inimitable ? Aucun des nombreux ouvrages que sa publication a suscités après 1766 n'est parvenu à l'éclipser, si dignes d'intérêt soient-ils¹.

En mettant au service d'une sensibilité hors du commun le charme d'une écriture raffinée, Pu Songling a su apporter à sa poursuite de l'étrange cette mystérieuse magie qui, par-delà les siècles, les continents et les diversités culturelles, nous rend étonnamment accessible un produit si profondément original de la civilisation chinoise.

ANDRÉ LÉVY

1. Voir Wolfram Eberhard, *Die Chinesische Novelle des 17.-19. Jahrhundert, Eine soziologische Untersuchung*, Ascona : Artibus Asiae, 1948, 239 p.

Autochronique

Préface de l'auteur rédigée en 1679

En manteau de cuscutes, ceinturé d'iris, le sire des Trois-Quartiers, ému, composa son élégie¹. Ce sont esprits-serpents et démons-taureaux que chanta le damoiseau aux longues griffes², à en devenir obsédé. Ils jouent d'eux-mêmes, les pipeaux du ciel, et s'ils ne choisissent la bonne musique, c'est à chacun selon sa nature³.

Je suis le feu dont le farfadet dispute la lumière déclinante aux lucioles d'automne⁴, la poussière que soulèvent les cavalcades de chevaux sauvages et dont se moquent les sylphes⁵. Sans avoir le talent d'un Gan Bao, j'aime aussi intensément me lancer à la recherche des esprits⁶; c'est que je suis du même tempérament que l'exilé à Huangzhou qui tant se plaisait à entendre parler de fantômes⁷.

J'ai constitué ce recueil en commandant au pinceau de noter ce que j'ai entendu. A la longue, comme je trouvais du plaisir à rassembler ces choses, l'accumulation n'a fait que croître, grâce aux amis partageant cette commune passion, venus de tous les horizons, et m'adressant même des envois par la poste.

Qui plus est, il ne s'agit nullement de gens au-delà de notre monde civilisé; ces événements sont pourtant parfois plus extraordinaires que ceux de la contrée des

peuplades aux cheveux coupés⁸. Comme les cils sont devant, il arrive sous nos yeux des choses plus bizarres que celles du pays aux têtes volantes⁹.

Le libre transport auquel me portent ces envols vertigineux mène à une folie qui serait assurément difficile à nier : mieux vaut s'en remettre aux sentiments de sa vaste poitrine, sans cacher la démence qui l'anime. N'est-ce pas m'exposer aux railleries des gens sérieux ? Toutefois, c'est au carrefour des Cinq-Pères¹⁰ que se répandirent des rumeurs, c'est au rocher des Trois-Existences que se produisit l'éveil au cycle des rétributions¹¹. Il est des paroles extravagantes que l'on ne saurait simplifier au point de les abolir.

A ma naissance¹², mon défunt père avait rêvé d'un disciple malade et décharné du Bouddha Gautama¹³, qui entraît dans la chambre l'épaule dénudée¹⁴, une rondelle de pommade grosse comme une sapèque collée sur le sein. A son réveil, j'étais né et je portais en effet la marque de l'encre noire de ces *Chroniques*. De plus, enfant chétif et souvent malade, je ne semblais pas destiné à vivre longtemps. La solitude désolée de la cour et de la maison avait tout d'une résidence monastique ; les travaux de culture au moyen de l'encre et du pinceau sont d'un rapport aussi maigre que le bol à aumônes. Souvent, je me demande en me grattant la tête si je ne serais pas vraiment la réincarnation de celui qui médita face au mur¹⁵. Sans doute s'est-il produit quelque lacune dans la chaîne de la rétribution qui m'aurait empêché d'obtenir le fruit de l'union de l'homme au Ciel. Balayé au gré du vent, je suis devenu fleur tombée dans les latrines¹⁶. Ténébreuses sont les six voies de la réincarnation¹⁷, mais comment pourrait-on en nier la rationalité !

A minuit tremblotent, solitaires dans l'étude déserte, les dernières lueurs de la lampe dont la mèche finit de se consumer sur la table, froide à la méprendre pour un bloc de glace. Je réunis des morceaux pris à l'aisselle pour constituer une fourrure¹⁸, poussé par la prétention insensée de produire une suite aux *Registres du monde des ombres*¹⁹; mais je prends mon pinceau en vidant ma coupe pour ne constituer que l'ouvrage d'un ressenti-ment isolé²⁰. D'avoir cela à lui confier, n'est-ce point déjà bien assez triste!

Hélas! Le moineau transi surpris par le givre s'accroche à la branche sans chaleur; sous la lune d'automne, l'insecte se presse contre la balustrade pour se réchauffer.

Ne seraient-ils qu'entre forêts verdissantes et passes ténébreuses²¹, ceux qui me comprennent?

L'an 18 de l'ère Kangxi, par un jour de printemps²².

NOTES

1. *Pi luo dai li Sanlü shi* : allusion au deuxième vers du poème intitulé *Shangui* [Déesse de la montagne], l'un des *Jiu ge* [Neuf chants] des *Chu ci* [Elégies du pays de Chu], attribué à Qu Yuan (vers 340-227). Il est ici désigné par l'appellation de sire des Trois-Quartiers, *Sanlü*, où il avait exercé des fonctions officielles. L'identification des plantes est incertaine. Judith Zeitlin, *Historian of the Strange*, Stanford, 1993, p. 43, propose respectivement *wood-lotus* et *bryony*; David Hawkes, *Ch'u Tz'u, The Songs of the South*, Oxford, 1959, p. 43 : « *In a coat of fig-leaves with a rabbit-floss girdle...* »

2. *Niugui-sheshen... Changzhua-lang* : exactement, « démons [à tête] de taureau et esprits-serpents »; c'est une expression qui désigne les dangereuses créatures surnaturelles, attestée notamment dans la préface de Du Mu (803-852) aux œuvres du poète

Li He (790-816), en quelque sorte le Rimbaud chinois, surnommé le « damoiseau aux longues griffes » parce qu'il notait ses poèmes à tout moment d'inspiration, même à cheval, plongeant sa longue main dans un sac bourré de papiers, selon le témoignage du non moins célèbre Li Shangyin (813-858). L'expression *niugui-sheshen* a été reprise au cours de la « Grande Révolution culturelle prolétarienne » pour désigner les éléments réputés hostiles à Mao Zedong. Voir notamment Li He, *Les Visions et les jours*, traduction de Marie-Thérèse Lambert et Guy Degen, Orphée/La Différence, 1994.

3. *Zi ming tianlai* : l'expression « pipeaux du ciel » vient du *Zhuangzi*, chapitre 2. Voir notamment la traduction de Liou Kia-hway, *Philosophes taoïstes*, Gallimard, 1980, p. 93. La « bonne musique », *hao yin*, au sens de celle qui inspire des sentiments corrects, moralement parlant, serait une expression tirée du *Shijing* [Classique de la poésie], notamment aux poèmes n° 199 et n° 299, mais détournée probablement de son sens premier.

4. *Limei zheng guang* : « disputer la lumière au farfadet » serait une réplique attribuée au poète Xi Kang (223-262) selon une anecdote rapportée dans le *Yulin* et dans le *Shishuo xinyu*. Alors qu'il jouait du luth à la lumière d'une lampe, Xi Kang vit entrer un individu dont le visage, d'abord minuscule, devint énorme. Après l'avoir longuement contemplé, le poète et musicien souffla la flamme en s'exclamant : « Je ne dispute pas la lumière au farfadet ! » – exactement un *limei*, créature maléfique qui hante les montagnes.

5. *Zhuzhu yema zhi chen... wanliang* : la « cavalcade », *zhuzhu*, pourrait venir du *Yijing* [Classique des mutations], évocation de la course vers le profit ou de la ronde du désir. Les « chevaux sauvages », *yema*, font allusion au *Zhuangzi*, chapitre 1 ; leur signification a beaucoup intrigué les commentateurs. Voir notamment la traduction de Liou Kia-hway, *Philosophes taoïstes*, Gallimard, 1980, p. 88 : « Sont-ce des chevaux sauvages ou bien des poussières voltigeant dans les airs ou bien des êtres vivants qui soufflent les uns sur les autres ? »

Sylphes est la traduction conventionnelle de *wangliang*, créatures des monts et des eaux ; peut-être avons-nous ici une allusion à la biographie de Liu Bolong, qui vécut au V^e siècle ; il avait excité le rire d'un *wangliang* avant de faire une brillante carrière

mandarinale, lorsque, dans la misère, il envisageait de se mettre au commerce; sa biographie se trouve en annexe à celle de Liu Cui dans le *Nan shi*, l'histoire officielle des dynasties du Sud à l'époque des Six Dynasties.

6. Gan Bao, *floruit* vers 320, est supposé être l'auteur du *Soushen ji* [A la recherche des esprits], célèbre recueil d'anecdotes sur le « bizarre »; voir sous la direction de Rémi Mathieu, *A la recherche des esprits*, Paris : Gallimard, 1992.

7. Huangzhou : le fameux poète et essayiste Su Shi (*hao*, Dongpo, 1037-1101) fut exilé dans cette préfecture du Hubei de 1080 à 1083, alors le grand Sud.

8. *Duanfa zhu xiang* : allusion aux *Mémoires historiques* de Sima Qian (vers 145-86), l'Hérodote chinois, où il est question de lointains territoires au sud où les peuplades se tatouent le corps et se coupent les cheveux ras.

9. *Feitou zhi guo* : Duan Chengshi (vers 800-863), dans son *Youyang zazu* [Notes diverses de la bibliothèque perdue de Youyang], situe ce pays loin au sud : l'envol de la tête s'annonce par une marque rouge au cou, suivie de démangeaisons; enfin des ailes poussent au cou; la tête revient après sa randonnée nocturne. Ce pays n'est pas le seul où se produit ce curieux phénomène. Des sources bouddhiques en signalent d'autres, ainsi que des phénomènes analogues où ce sont d'autres parties du corps qui s'envolent.

10. *Wufuqutou* : allusion à l'explication que donnent les *Mémoires historiques* de Sima Qian sur ce curieux toponyme dans la biographie de Confucius. Né d'une union irrégulière de sa mère avec un certain Shuliang Qi, Confucius n'aurait jamais pu obtenir d'elle l'indication du lieu de sépulture de son père; faute de pouvoir ensevelir sa mère auprès de ce dernier, Confucius aurait ainsi appelé le carrefour où elle est réputée reposer en son pays natal de Qufu.

11. *Sansheng shi* : les « trois existences » sont les vies antérieures, présente et future. Le rocher en question se trouverait au Tianzhu-si, un monastère de Hangzhou; c'est là que Li Yuan aurait retrouvé douze ou treize ans plus tard son ami le moine Yuanze, réincarné en un petit vacher. L'anecdote, notamment rapportée par Yuan Jiao dans son *Ganze yao* [Rumeurs de mares d'eau douce, IX^e siècle], se retrouve, amplifiée, dans le treizième récit du *Xihu jiahua* [Belles histoires du lac de l'Ouest], préfacé en 1673.

Chroniques de l'étrange

12. *Xuan hu* : littéralement, « au moment où l'on suspendit l'arc en bois », allusion au rite qui consistait à suspendre un arc à gauche de la porte à la naissance d'un garçon.

13. *Qutan* : transcription du sanskrit Gautama, le nom du Bouddha historique, le « sage du clan des Sakya ».

14. *Piantan* : les moines bouddhistes doivent laisser l'épaule droite dénudée, mais la règle n'est pas toujours observée dans les pays froids. Il y aurait donc ici allusion à un moine indien, en l'occurrence Bodhidharma, le fondateur du zen ou *chan*, venu en Chine vers la fin du VI^e siècle.

15. *Mianbi ren* : Bodhidharma est réputé être resté sept ans en méditation devant un mur, y perdant bras et jambes; d'où, au Japon, le nom des poupées sans membres qui ne tombent pas : *daruma*.

16. *Cheng fan hun zhi hua* : cette image d'un échec, dû au destin et non à ses propres fautes, est tirée d'un dialogue entre Ziliang, prince à Nankin, et Fan Zhen, dans la biographie de ce dernier qui figure dans le *Nan shi* (V^e siècle).

17. *Liu dao* : les six voies (en sanskrit, *gati*) de la réincarnation : en dieux, hommes, *asura* (démons), *preta* (fantômes affamés), animaux et damnés en enfer.

18. *Ji ye wei qiu* : ce proverbe, attesté dans l'antique *Shenzi* [Le Livre de Maître Shen], peut s'entendre dans les deux sens : une grande œuvre peut se construire à partir de pièces de rebut, ou bien il ne s'agit que d'une œuvre faite de rebus.

19. *Youming lu* : œuvre célèbre, attribuée à Liu Yiqing (403-444).

20. *Gu fen* : titre d'un chapitre du livre de Han Feizi (mort en 233 avant notre ère), et terme repris par Sima Qian pour décrire le sentiment qui inspire l'œuvre en question et que l'historien lui-même partageait.

21. *Qinglin mosai* : c'est-à-dire au monde des morts, allusion à deux vers du célèbre poème de Du Fu (712-770), *En rêvant de Li Bai* (701-762). Voir notamment Paul Demiéville éd., *Anthologie de la poésie chinoise classique*, Paris : Gallimard, 1962, p. 283 : « L'ombre surgit d'un bois d'érables verdissants/Puis repartit vers les passes obscures » (traduction Diény/Hervouet).

22. *Kangxi jiméi chunri* : ce jour de printemps se place en mars ou avril 1679.

Premier rouleau

考城隍
人生
百行孝為
先明義開
宗第一篇
泣涕陳情予
假日歡承萱
草喜延年

